

« S'il te plaît, fabrique-moi une maison ! »

Janvier 1985 : — Putain, merde, ça fait chier, j'arrive pas à tracer cet enculé de trait !

— Tu sais, Patrice, entendre tout le temps des injures, c'est fatigant ; tu pourrais aller les dire ailleurs pour ne pas nous gêner. Prends la poubelle et dis-les dedans.

Patrice prend la poubelle, sort de la classe et, dans le couloir, insulte son récipient. Dans la classe, tout le monde rit.

Richard : *Dis, maître, si on faisait un coin pour les insultes ?*

Moi : *Super ton idée ; note-la sur le cahier de conseil.*

Éric : (enfant particulièrement inhibé) *Faudrait aussi faire une maison.*

Moi : *Écrivez tout ça, on en parlera vendredi au conseil.*

Il y avait un moment que ces idées me trottaient dans la tête et planaient dans la classe. Je cherchais, je cherche des moyens pour faire disparaître les insultes, les injures qui, malgré (ou à cause de ?) leur banalisation, n'en restent pas moins désagréables et dérangeantes pour tous (les enfants et moi). D'autre part, le désir de créer un coin où je ne mettrais pas les pieds parce qu'il serait réservé aux enfants, c'est, intellectuellement, l'un de mes dadas.

Pourquoi ? Il existe de nombreuses raisons aussi bien objectives que subjectives.

Objectivement : A l'EREA, les enfants n'ont aucun lieu où ils peuvent être seuls, hors du regard, de la surveillance des adultes ; nous avons des lieux réservés aux adultes dans notre école et l'on fait la chasse aux enfants qui y pénètrent. La réciproque me paraît une nécessité.

Subjectivement : Je pense à moi, à mon désir-besoin d'avoir un jardin secret, un lieu où je

puisse me retirer et me mettre face au miroir, un lieu où puiser mon énergie. Alors, pourquoi n'auraient-ils pas le même besoin ?

Objectivement : La maison, le lieu de la relation familiale, le foetus de la relation humaine. Combien d'entre eux n'ont pas de véritable foyer, refuge affectif et milieu socialisant... alors pourquoi ne pas le reconstruire ?

Subjectivement : Encore une invention que je vais lancer à l'EREA ; mes « collègues » et néanmoins pas toujours amis, vont encore jaser. Je vais jubiler, me faire plaisir : c'est important, non ?

Au conseil, on cause, on cause

Les projets mûrissent vite ; nous allons construire deux maisons : une pour les insultes « le coin-insultes » et une pour le calme, la solitude « la maison-repos ». Curieux ! C'est certainement le conseil le plus efficace de l'année : pas de perturbations, pas de discours-interférences, des idées précises ; ils ont pensé à l'installation dans la classe : endroit, dimensions... Salim et Richard ont fait la liste du matériel indispensable à la construction (et pourtant tous deux étaient dans le groupe des plus faibles niveaux en français à cette époque et n'écrivaient presque jamais).

La semaine suivante, nous passons à la construction. Quel bruit ! Entre les marteaux, les scies, le déplacement des meubles et les discussions entre eux pour le partage des tâches (je ne suis pas intervenu sauf pour indiquer comment effectuer des coupes transversales à 45 degrés). Au fond, tout ce bruit dépassant largement le nombre de décibels tolérés, et par moi et par l'établissement, fait notre publicité... J'ai eu la visite de l'inspecteur pendant la construction où sept à huit enfants étaient occupés sur les treize que j'ai en éveillé ; s'il est resté dans la classe, c'est en partie pour connaître les objectifs de ce projet et il a semblé intéressé, voire séduit.

La construction s'achève : les deux maisons se trouvent dans la classe. La « maison-repos » mesure environ 3 mètres sur 2 mètres ; son toit est en pente, la hauteur intérieure allant de 80 centimètres à 2 mètres. Nous y avons installé une table, une chaise, une lampe de chevet, un matelas ; il y a trois fenêtres, protégées par des ri-



deux. L'une est dans le toit. La porte d'entrée, construite en carton, est étroite et basse, obligeant à passer à quatre pattes (cela doit vous rappeler quelque chose, non ?). Le règlement est affiché à l'entrée.

Le coin-insultes est petit : 1,5 m sur 1 m, et bas : 1 m environ ; il est installé sous une table ; on entre par un long couloir (2 m) formé par un meuble et un mur. A l'entrée, le règlement est affiché. Pas d'éclairage : seul un hublot fermé par un morceau de feutrine permet de donner de la lumière. Finalement, ça ressemble au piquet !

Les règlements

Voici les règlements que nous avons élaborés en conseil ; ce fut ardent et vivant, mais ayant peu de notes à propos de ces moments, je n'en ai qu'un souvenir qui reste insuffisant :

Coin-insultes :

1. Le coin-insultes est à ma disposition quand je suis en colère ou quand j'ai envie ou besoin d'insulter quelqu'un.
2. Une seule personne va au coin-insultes ; si je veux y aller, j'attends que l'occupant soit sorti.
3. Je n'ai pas le droit de crier, pour ne pas gêner mes camarades.
4. Je peux insulter quand je suis à l'intérieur mais jamais quand je suis au dehors ; si je ne respecte pas cette règle, on en parlera au conseil et je serai sanctionné.
5. Si je suis en colère, mes camarades peuvent m'envoyer au coin-insultes.
6. Quand je vais au coin-insultes, je le signale au responsable (Richard) qui le marque sur une fiche.

Maison-repos :

1. Je peux aller dans la maison lorsqu'elle est libre ; j'y vais tout seul mais je peux inviter un camarade.
2. Le maître ne peut entrer dans la maison que s'il y est invité.
3. La maison est un lieu calme ; j'y vais en la respectant :
 - je ne crache pas ;
 - je ne me bagarre pas dans la maison ;
 - je ne salis pas la maison ;
 - je fais attention à la lumière ;
 - je ne tape pas sur le toit ;
 - je pose mes chaussures pour entrer ;
 - je fais attention à tout ce qui se trouve à l'intérieur.



4. Je peux manger dans la cabane ; je nettoie si j'ai sali en mangeant.

5. La maison est réservée à notre groupe d'« éveils » (6e R) ; je ne peux m'en servir que lorsque je suis en « éveils ».

6. Si je fais une bêtise dans la maison ou que je ne respecte pas le règlement, je n'ai plus le droit d'y aller jusqu'au conseil suivant. A ce conseil, on décidera si on prend ou non une sanction et laquelle.

7. Sauf cas exceptionnel, nous serons deux au maximum dans la maison.

Au niveau de ces règlements, j'ai eu une seule intervention exigeante : interdiction pour moi de pénétrer dans la maison-repos. Les enfants ont modifié cela en précisant que je pourrai y être invité : modification acceptée à l'unanimité.

Certaines remarques et constatations me semblent devoir être notées et expliquées :

• Je pensais qu'ils souhaiteraient aller à plusieurs (trois, quatre, cinq ou six) dans la « maison-repos » et je m'étais fixé une limite. Curieusement, l'idée de s'y rendre seul est apparue très rapidement, mais ne semblait pas satisfaire certains (Joseph, Pierre, Éric : des enfants qui ont peur d'être seuls, ou d'autres qui ont besoin d'un public) ; ils se sont orientés vers la possibilité pour l'occupant de se choisir un invité.

• De toutes les règles de respect de la maison, certaines ne me seraient jamais venues à l'esprit ; pourtant cela me conforte dans une extrapolation : le concept de la maison-foetus-ventre de la mère (ne pas cracher ! attention à la lumière, poser les chaussures, ne pas taper sur le toit). C'est à creuser, à théoriser car il existe de nombreux enseignements qui en découlent ; ce n'est pas le lieu ici et je me contenterai simplement d'attirer votre attention, voire de l'attiser.

• L'une des difficultés fut de déterminer si les autres groupes (je travaille avec trois groupes différents : (un en éveil, un en français et un en mathématiques) pourraient utiliser la maison, la réponse fut non. Mais dans les deux cas, la discussion fut âpre, avec de solides arguments de chaque côté. Là encore, j'aurais dû enregistrer. Dommage.

• En ce qui concerne le « coin-insultes », le problème fut inévitablement la répression, la sanction... « *Il faut marquer qui y va* » ; « *Ouais, mais pour les punir* » ; « *Non, pour savoir* » ; « *Ouais mais ça ne sert à rien de savoir si on ne punit pas* », etc. Rien n'a été inscrit sur le règlement à ce sujet, ce qui indique que le problème n'a pas encore trouvé de solution alors qu'il se pose fréquemment.

Le coin-insultes

Mon objectif était surtout de constituer un lieu de déplacement de la violence verbale ; cela permettait, à priori, de régler certains conflits : l'insulté envoie l'insulteur au « coin-insultes » (dans la pratique, c'est assez efficace) ; cela permettait, en théorie, d'avoir aussi un lieu de défolement verbal, un lieu où l'insulte était reine, en opposition avec la classe où elle devait disparaître, étant interdite. Dans la pratique, c'est peu efficace : je suis environ dix heures avec eux chaque semaine pendant lesquelles il n'y a que cinq enfants, maximum, allant se défolement verbalement, et pourtant dans ce groupe, c'est un besoin, une nécessité.

Ces deux lieux ont-ils apporté quelque chose au groupe et de quelle nature sont les apports ?

C'est là un champ d'investigation pour moi ; je ne note pas tout ce qui se dit, ce qui tourne autour des cabanes. Pourtant, lorsque je relis certaines observations et que je les relie à mon souvenir, je m'aperçois du caractère fondamental de certains événements.

Le « coin-insultes » fonctionne cahin-caha ; utile, efficace mais pas assez à mon goût. Peut-être en attendais-je trop, à priori ? Son côté positif, c'est de déplacer et d'éteindre une multitude de petits conflits qui tourne autour des insultes : certaines remarques qui enflammaient quelques enfants sont maintenant banalisées et n'atteignent plus leur cible. Patrice insulte Salim : « *Va à la maison-insultes* » lui dit Salim. Patrice, qui, au début, ne voulait pas s'y rendre par crainte d'une sanction dans le cas de trop nombreux séjours, entre dans le coin et pose la question classique : « *Ça*

va comme ça, maître ? C'est pas trop fort ? »

Oui, il faut moduler le volume sonore de façon à créer un équilibre : nous entendons les insultes de l'extérieur mais comme le bruit est faible, elles se perdent en écho.

Ce coin a été bénéfique pour quatre enfants :

Patrice, dont le vocabulaire très limité sur le plan quantitatif, composé à 75 % d'insultes et injures, a trouvé son défolement ;

Lionel et Alain, acteurs de nombreuses rixes, résolvent la plupart de celles-ci grâce à ce lieu ; Salim qui agissait toujours dans mon dos et cherchait la provocation est devenu plus direct : il embête, provoque ; on l'envoie au coin ; je constate, je vois ; il prend confiance en lui et en moi. Il agit plus ouvertement dans toutes les activités.

Restent Joseph et Pierre.

Tous deux ont besoin du coin mais l'utilisation qu'ils en font me semble peu bénéfique. Pierre, j'en ai déjà parlé dans une monographie. Il est au centre de conflits qui sont toujours violents, et s'auto-alimentent : j'appelle cela des conflits nucléaires. Au niveau des insultes, je note deux phénomènes : si Pierre insulte un enfant qui ne répond pas, rien ne se passe ; s'il insulte un camarade qui l'envoie au coin, c'est la surenchère : « *Non j'irai pas, j'en ai rien à foutre...* » Il brasse, remue, jusqu'à ce que je sois obligé d'intervenir (bien joué !). Là, après quelques palabres, il va au coin mais lorsqu'il en ressort, il n'est jamais prêt à reprendre son travail. Bon, d'accord, il a respecté une règle, il s'est socialisé mais ce n'est pas satisfaisant.

Joseph, c'est autre chose ; pour en parler, une encyclopédie ne suffirait pas. Pour ceux qui connaissent le film de Truffaut *L'enfant sauvage*, disons que Joseph était ainsi à six ans et demi, sept ans... Il n'a quasiment aucune relation avec



les enfants de son âge ; les seuls rapports qui existent pour lui sont les coups, la provocation, les insultes et cela où que ce soit et où qu'il soit. Alors, le « coin-insultes » pour lui ? Oh ! Il y va : il fait tout pour y aller même ! Et se débrouille pour y envoyer ou y faire envoyer le maximum de camarades. Lionel regarde le tableau. Joseph passe devant lui. Lionel : « *Pousse-toi* ». Joseph : « *Y m'a insulté ; à la maison-insultes* ». Joseph emprunte les affaires de tous mais dès qu'un camarade demande les siennes et ne les lui rend pas sur le champ : « *A la maison-insultes* »... Certes, le problème de Joseph, c'est bien plus que cela mais comme il use, abuse, fait user de ce « coin-insultes » et se débrouille toujours pour que tout se passe en public, c'est énergétivore et peu satisfaisant.

Tout cela, ce sont des indicateurs, révélant certaines failles du système ; pas assez clair, pas assez cohérent et peut-être même pas assez manichéen : construire un « coin-insultes » pour permettre à la fois de réaliser un désir (j'ai envie d'insulter, je vais au coin) et de réprimer ce même désir (j'ai insulté et il m'envoie au coin), c'est peut-être trop pour un seul lieu ?

La maison-repos

La « maison-repos », c'est un must, c'est le trésor de la classe, la caverne d'Ali Baba. Je ne regrette pas d'avoir investi du temps et de l'espace (ce qui a raccourci pas mal la classe) pour cela. Pour moi, c'est un **véritable médicament**, une **véritable potion magique** et je ne l'échangerai contre aucune recette pédagogique.

Un enfant ne se sent pas bien : il s'est fait agresser, il n'a pas envie d'être à l'école, etc., il va à la maison et en ressort en pleine forme. C'est souvent ainsi pour Éric, Richard, Tony, Laurent.

Éric est un enfant très inhibé, ayant besoin de calme et de sécurité. Fervent habitué de la maison, il y va pour travailler et je crois que son travail est de bien meilleure qualité lorsqu'il est effectué à l'intérieur. Quelques faits m'ont étonné : il tremble, a du mal à tracer droit pour les dessins géométriques, mais dans la maison il trace droit et colorie en dépassant moins.

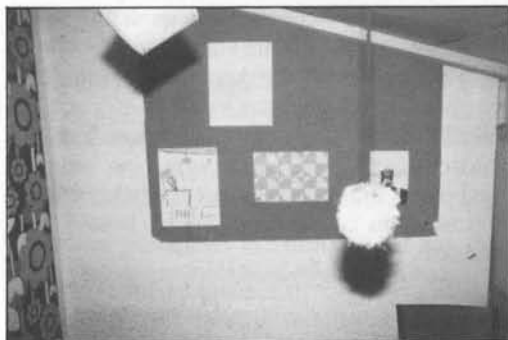
Laurent est rejeté de chez lui ; il a apprivoisé la maison. Au début, il hésitait à s'y rendre puis... il entre, décore, arrange... et dernière innovation, il a amené des animaux en peluche pour la maison. Certains jouent avec ces animaux : Patrice et Pierre jouent à faire les chiens. Lionel joue à l'école. Laurent installe ses animaux aux fenêtres

(peut-être pour qu'ils surveillent et le défendent contre d'éventuels agresseurs).

Joseph avait peur de la maison : au début, il osait à peine s'en approcher. J'ai observé son comportement parce qu'il est le seul à n'avoir pas participé à la construction. Il s'est approprié la maison à la manière d'un animal : il a touché le toit, tourné autour, regardé par les fenêtres, passé la tête par la porte, senti : « *Ça sent l'arbre* » nous a-t-il dit.

Il a d'abord refusé les invitations puis a commencé à accepter (ce cheminement a pris presque deux mois). Maintenant, il y va seul et invite quelqu'un ; il invite toujours la dernière personne avec laquelle il a été en conflit (que celui-ci émane de la classe ou de l'internat).

Il se passe quelque chose de fabuleux : lorsqu'il y a un conflit long et important entre deux enfants (dont l'origine est souvent extérieure à la classe), si l'un des deux va à la maison, il invite systématiquement son « adversaire ». Que se passe-t-il à l'intérieur ? Je l'ignore, il n'y a pas de bruit ; mais à la sortie, ils sont comme de véritables amis.



L'habitant le plus régulier de la maison est aussi le seul qui m'ait invité pour me parler ou me demander de l'aide : Pierre. Il n'y va jamais seul et invite n'importe quel enfant : cela m'a surpris. Qu'il invite ses copains, c'est logique ; qu'il invite celui qu'il vient de déranger, ça se comprend ; mais qu'il invite aussi des camarades avec lesquels il n'a que peu de relations comme Yacine, Éric, Laurent, pourquoi ?

La maison est défendue par tout le groupe avec véhémence ; si un enfant d'une autre classe vient voir la maison, on le surveille. Ces visites sont très fréquentes et des jeunes que je n'ai jamais eus en classe viennent spécialement pour cela. Ils en parlent entre eux, dans la cour, avec certains adultes.

Noël, dix-huit ans, 6e année à l'EREA : « *Il en faudrait une dans chaque classe, dans chaque atelier, dans chaque club.* »

Pierre, dix-sept ans : « *Et si vous nous prenez en classe, on pourra y aller* »

Pascal, quatorze ans : « *On aurait dû en faire une l'an passé.* »

Hamid, dix-sept ans : « *Si je reste ici le 1er mai, je viens dormir dans la maison.* »

Je passe sur les remarques des adultes mais elles sont nombreuses. Les enfants de la classe leur interdisent aussi l'entrée : « *Touche pas à not'maison !* »

Deux anecdotes

Je vais terminer par deux anecdotes qui se sont déroulées le lundi 15 mars :

• On vient de rentrer, comme tous les lundis, on fait l'appel par classe pour le décompte des repas,

puis on commence le français. D'un seul coup, je vois Jean-Paul qui se lève. Jean-Paul est un enfant très « cool », posé, jovial, à l'aise ; jamais de bagarres, ni d'insultes ; c'est l'un des seuls qui ne soit jamais allé dans la maison. Il se lève, va vers la porte, attrape le pied de Michaël (5e) qui essayait de rentrer dans la maison, le traîne à l'extérieur et lui dit en hurlant : « *Si tu rentres, je te casse la gueule.* » C'est la seule colère que je lui connaisse.

• Midi sonne. Lionel est dans la maison ; il parle toujours en criant, avec une voix forte. Sa tête apparaît à une fenêtre : « *Papa, c'est l'heure d'aller manger ?* » me demande-t-il d'une voix douce... Richard : « *Eh maître, t'as vu comme il a parlé doucement : c'est la première fois que je l'entends comme ça.* » Et c'est exact : ma mémoire va dans le sens de Richard. « *En plus y vous a appelé papa* » ajoute Salim en ricanant. Étonnant.

Une approche théorique

Quelles que soient les questions que soulèvent ces textes et hors de tout étonnement que leur lecture peut offrir, certaines concordances remarquables nous permettent d'affirmer que les cabanes ne sont pas un épiphénomène dû au fonctionnement du groupe-classe et à la violence en particulier. Il ne nous viendrait pas à l'esprit de crier : « Construisez des cabanes ! »

Non, il demeure essentiel de rester modeste. Nous disons simplement que le déplacement dans l'espace se doit d'être une des composantes d'une pédagogie de réponse à la violence dans la salle de classe. D'aucuns l'ont parfaitement compris qui centrent leurs activités sur les classes de découverte, de nature... Nous ajoutons un nouvel atout sur l'échiquier : il est possible de modifier le dedans, sans être contraint d'en sortir et d'avoir ainsi une autre vision (8).

De par la quasi virginité de ce champ de recherche, il est évident que de nombreuses questions théoriques et pratiques se posent à nous. Nous n'avons pas la prétention de détenir la vérité, mais simplement d'apporter une avancée à la praxis pédagogique. La continuation de cette expérimentation sur les cabanes (en particulier dans la classe de Serge) nous permettra d'intégrer d'autres éléments à une réflexion que nous abordons selon trois aspects :

- Construire - Se construire.
- L'espace : le dedans/le dehors.
- La loi : son intégration ; banalisation et grandissement.

Serge Jaquet